

Gottfried, Kurt and Blair, Bruce G. (Ed.). *Crisis Stability and Nuclear War*. New York (N.Y.), Oxford University Press, 1988, 366 p.

Jacques Fontanel

Volume 20, numéro 4, 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702597ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702597ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fontanel, J. (1989). Compte rendu de [Gottfried, Kurt and Blair, Bruce G. (Ed.). *Crisis Stability and Nuclear War*. New York (N.Y.), Oxford University Press, 1988, 366 p.] *Études internationales*, 20(4), 918–920.
<https://doi.org/10.7202/702597ar>

d'un savoir—la MAD—d'une part, et d'une réponse d'appareil militaire — la stratégie de la limitation des dommages — de l'autre, à des niveaux tout différents. Tout le « Counter-force » est déjà inclus dans les célèbres contradictions de Mac Namara.

Deuxièmement: les Européens seront fort intéressés par leur absence presque totale de ces analyses. Certes, ces dernières s'attachent à la logique interne du discours stratégique américain. Mais les réactions européennes, la manière dont elles furent perçues au début des années soixante-dix par exemple, le fait que l'engagement en Europe soit une dimension majeure de la posture planétaire de l'Amérique, toutes ces données ont-elles été totalement absentes du débat stratégique américain? La réponse de l'auteur semble, indirectement, positive; donnée essentielle pour comprendre les débats les plus actuels.

Enfin, le lien joignant discours stratégique et « culture stratégique » des États-Unis — ce rapport propre à la guerre, à la technique, cette conception particulière des opérations militaires, etc., est ici remarquablement mis en valeur. Mais, sous des formes et à des rythmes différents, les États-Unis et l'URSS n'ont-ils pas connu des débats comparables: ce qui pourrait signifier qu'au-delà des cultures stratégiques, joue le fait qu'une superpuissance nucléaire ne peut sans doute pas penser sa stratégie de la même manière qu'une puissance moyenne, ou petite. Une culture de la superpuissance n'est-elle pas en train de naître, qui prendrait à la fois en compte une certaine interdiction nucléaire (la MAD ou ses équivalents désormais « découverts » par les Soviétiques), et certaines capacités d'emploi des armes, y compris nucléaires?

Question nous poussant à la désespérance finale: si l'évolution des débats stratégiques américains, si l'évolution sans frein des arsenaux, renvoient à la fois à

une culture ancienne et à une autre, en train de naître (celle de la superpuissance), comment diable pourrait-on en sortir? Et où les États-Unis pourraient-ils trouver la force, la volonté d'une inversion de leur propos stratégique? Interrogation majeure pour comprendre l'enjeu réel des actuels processus de désarmement. À toutes ces questions, l'ouvrage de Charles-Philippe David apporte une introduction remarquable.

Dominique DAVID

*Fondation pour les Études de Défense Nationale
Paris*

GOTTFRIED, Kurt and BLAIR, Bruce G. (Ed.). *Crisis Stability and Nuclear War*. New York (N.Y.), Oxford University Press, 1988, 366 p.

La lecture intelligente des crises dans le système contemporain des relations internationales n'existe pas sans un effort conceptuel (quelle définition de la crise?) considérable et sans l'utilisation d'hypothèses qui, par bonheur, n'ont pas toujours pu être testées empiriquement, notamment dans leur dimension nucléaire.

Ce livre est le résultat d'une étude conçue et développée par Paul Bracken, Richard Garwin, Kurt Gottfried et Henry Kendall, avec l'aide financière de l'American Academy of Arts and Sciences et de The Cornell University Peace Studies Program et le concours scientifique d'une dizaine de spécialistes bien connus. Les auteurs examinent le rôle de la crise comme phénomène précurseur de la guerre nucléaire et ils cherchent à déterminer dans quelle mesure les dirigeants des superpuissances peuvent conserver le contrôle des événements et empêcher l'émergence d'un conflit dévastateur. Pour ce faire, ils considèrent les principaux théâtres en situation permanente de crise (espace, océans, Euro-

pe, Moyen-Orient) et ils mettent en évidence les dérapages potentiels susceptibles de transformer une crise en un conflit armé, éventuellement nucléaire. Cette réflexion à la fois historique, politique, militaire, psychologique et même technologique souligne l'évolution des systèmes de commande des grandes puissances de Napoléon à nos jours et leur capacité à surmonter les états de crise. Enfin, elle propose des solutions éventuelles propres aux États-Unis ou en coopération avec l'Union soviétique en vue de limiter les risques d'un conflit nucléaire.

Les auteurs rappellent en détail l'évolution des forces nucléaires dans le monde, les options stratégiques américaines et les améliorations et les vulnérabilités des systèmes stratégiques décisionnels américains et soviétiques. Cette analyse conduit aux conclusions suivantes :

Dans presque toutes les hypothèses, une attaque préemptive qui cherche à détruire les capacités stratégiques de l'adversaire ou à décapiter son gouvernement n'est pas une stratégie rationnelle pour les deux superpuissances ; cependant, selon les auteurs, cette stratégie n'est probablement pas encore abandonnée par l'URSS.

Les deux grands placent une confiance considérable dans les mesures de rétorsion permises par la contre-attaque des ICBM. En fait, l'attaque peut probablement être plus dévastatrice que prévue et ses effets directs ou indirects risquent alors d'avoir des conséquences décisives sur le système de commande ou même sur le fonctionnement réel des mesures de rétorsion.

Enfin, le temps disponible pour prendre des décisions d'une gravité inégale dans le temps est réduit à la plus simple expression de la réponse quasi simultanée, ce qui rend alors les espérances de contrôle très éphémères et très discutables.

Les experts cherchent alors à analyser les comportements en situation de crise et

plus spécifiquement les situations intermédiaires de la paix à la guerre sans implication des forces stratégiques. Les études des dernières guerres mondiales, de la guerre de Corée, de la crise cubaine et de celle du Yom Kippour mettent en évidence le rôle nouveau de la menace nucléaire dans le traitement des conflits. Les principales conclusions sont les suivantes :

Les informations sur les forces militaires de l'adversaire sont finalement de bonne qualité, mais les intentions politiques qu'elles recèlent sont très souvent difficiles à déchiffrer.

Les préparations fondées sur des estimations pessimistes des intentions de l'adversaire peuvent provoquer une attaque de précaution.

Les organisations militaires sont si vastes et complexes que les plans et organisations doivent être préparés et testés sur de longues périodes. Ainsi, un événement qui ne correspond pas à l'effet attendu doit conduire à une modification prompte de l'organisation et/ou des hypothèses qu'elle émet.

Une apparente intention de non résistance est susceptible de conduire à une action agressive qui, elle-même, peut être à l'origine d'un sursaut et d'une volonté collective de lutte chez l'agressé.

Pour éviter l'escalade militaire, les grandes puissances ont développé un code tacite de conduite en période de crise (ne pas utiliser directement des forces mortelles contre l'adversaire ; ne pas le conduire au pied du mur, ce qui le conduirait à choisir entre l'humiliation et l'escalade ; ne pas utiliser des moyens militaires dans les régions que l'adversaire juge vitales ; ne pas utiliser ses propres troupes pour modifier le statu quo d'une région dans laquelle l'influence des superpuissances est encore partagée ; ne pas s'engager dans l'escalade horizontale). Une rupture de ce code serait d'ailleurs susceptible de déclencher les si-

gnaux d'alerte, de provoquer un mouvement de panique et de rendre les décisions de plus en plus graves et difficiles pour l'ensemble de l'humanité. Ce danger est particulièrement important en Europe, où la crise pourrait atteindre l'intensité d'une guerre en quelques jours seulement.

Cependant, la gravité des crises s'accroît car l'expérience passée devient de moins en moins pertinente, ce qui rend difficile la compréhension des événements et le contrôle d'une « machine sociale » de plus en plus complexe. Les crises peuvent être gérées en tenant étroitement compte du degré de confiance requis par l'existence des armes nucléaires. En fait, la réduction des crises passe par la diplomatie et une robuste, mais non provocante, politique de défense.

Cette étude souffre certainement de l'insuffisant effort de conceptualisation de la notion de crise. Probablement aurait-il fallu élaborer une typologie des situations potentielles de conflit, de façon à mieux essayer de faire comprendre le rôle et le potentiel d'utilisation différenciée de l'arme nucléaire selon les circonstances. D'autre part, les recommandations ressortissent à des règles de bon sens, qui ne sont pas particulièrement originales.

Cependant, ce rapport est bien documenté et sa lecture est agréable. Il mérite incontestablement l'attention des lecteurs, spécialistes ou non, intéressés par l'instabilité des crises et le rôle spécifique que le nucléaire est potentiellement susceptible de jouer.

Jacques FONTANEL

*CEDSI Faculté des Sciences Économiques
Université des Sciences
Sociales de Grenoble*

AFRIQUE

BERGER, Peter L. et GODSELL Bobby (eds.), *A Future South Africa: Visions, Strategies, and Realities*, Boulder (Co.), Westview Press, 1988, 356 p.

Cet ouvrage est le résultat d'un projet collectif de recherche intitulé « *South Africa Beyond Apartheid* » (SABA) commencé en septembre 1985. Rassemblant des chercheurs sud-africains et américains qui voyaient la nécessité d'approfondir le débat sur la nature du changement en Afrique du Sud, cette recherche présente un aperçu des valeurs, postulats, visions d'avenir et stratégies politiques des principaux acteurs de la dynamique sud-africaine aujourd'hui. Les collaborateurs du projet disent ne partager aucun ensemble de croyances ou de stratégies politiques prédéfinies autres que quatre grands principes : 1) l'apartheid est moralement répréhensible et devrait être aboli ; 2) il devrait être remplacé par une démocratie et non par une tyrannie ; 3) dans le processus de transition, la capacité productive de l'économie devrait être maintenue ; et 4) les coûts de la transition, particulièrement les coûts humains, devraient être gardés au plus bas.

La méthode de recherche est expressément simple. Dans une première étape, vingt-cinq acteurs clés du changement furent identifiés en Afrique du Sud et aux États-Unis et on les analysa suivant un schéma visant à cerner leur nature, leurs objectifs et leurs stratégies (Qui?, Pourquoi?, Comment?). Chaque cas devait ensuite être soumis à l'évaluation critique des chercheurs à la lumière des contraintes sud-africaines spécifiques (« *reality testing* »).

Pour les fins de la publication, les acteurs recensés furent regroupés en cinq grandes catégories tandis que l'ouvrage